Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 3 (1915)

Heft: 36

Artikel: Champ de bataille

Autor: Meyer, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-250671

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

TROISIEME ANNÉE. — N° 36. 10 OCTOBRE 1915

LE

Mouvement Féministe

Paraissant le 10 de chaque mois

ABONNEMENTS
SUISSE..... Fr. 2.50
ETRANGER... » 3.50
Le Numéro.... » 0.20

RÉDACTION et ADMINISTRATION
Mlle Emilie GOURD, Pregny (Genève)
Compte de Chèques I. 943

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs

ANNONCES
La case, par an Fr. 15.—
2 cases. » » 30.—
La ligne, par insertion » 0.25

SOMMAIRE : Alliance nationale de Sociétés féminines suisses. — Champ de bataille : J. MEYER. — A propos d'un scandale : E. GD. — Variété : La vie d'une suffragiste américaine, Lucy Stone Blackwell : J. GUEYBAUD. — Etudes sur le pacifisme (*suite et fin*) : III. Les Conférences de La Haye : E. GD. — Lettre de Hollande : P. DE H. — De ci, de là... — A travers les Sociétés.

Alliance nationale de Sociétés féminines suisses

XVe ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

à BERTHOUD

Samedi 16 et Dimanche 17 Octobre 1915

Ordre du Jour :

Samedi 16 octobre, à 2 h. ½ de l'après-midi,
(à la Salle Communale)

ASSEMBLÉE

1° Appel des déléguées.
2° Rapport de la Présidente.
3° Rapport de la Trésorière.
4° Fixation du lieu de la prochaine Assemblée générale.
5° Rapports des Commissions.
6° Proposition de Mme Pieczynska : *L'instruction civique de la jeunesse féminine par l'histoire.*
7° Divers.

A 8 h. du soir :

Réunion publique

à la Salle Communale

Exposé de Mme E. Rudolph :
Les devoirs qui découlent pour nous des expériences faites pendant la guerre.

Conférence de M. le Dr E. Trœsch :
La Femme et la Paix future.

Dimanche 17 octobre, à 10 h. ½ du matin,
à la Salle communale

Discussion

sur la conférence de Mme Rudolph.

1 heure de l'après-midi :

Repas en commun

à l'HOTEL GUGGISBERG (cartes à **fr. 2.–**).

Pour retenir les logements s'adresser en indiquant les prix demandés (2 ou 3 fr., déjeuner compris) jusqu'au 10 octobre au plus tard à la secrétaire : Mme E. RUDOLPH, Zurich-Wollishofen.

Champ de bataille.

L'anniversaire de la victoire de la Marne a rappelé l'attention sur le pays où se sont déroulés les événements d'une importance si capitale. On s'y est rendu en foule pour l'inauguration de deux monuments commémoratifs et d'éloquents discours ont été prononcés. Les commémorations ont leur raison d'être et les discours leur beauté; cependant, il y a quelque chose de plus émouvant, c'est de parcourir la contrée dans le recueillement d'un pèlerinage, seul ou dans la compagnie d'une personne qui est un autre soi-même, avec qui on peut se taire, laisser aller sa pensée, et de ne dire que de rares paroles que l'autre pense au même moment.

Ainsi se mettre en route par un beau jour d'été. Le temps est chaud, l'horizon clair, les lignes du paysage d'une grâce souveraine sont celles de la douce France ; elles s'élèvent et s'abaissent en mouvements souples; les villages se cachent dans les vallons, les blés ondulent au loin; c'est une image d'harmonie et de prospérité. Lentement on monte une côte, entre deux rangées de vieux peupliers, oubliant presque, dans ce calme paisible, où l'on va. Tout à coup, le réveil : la première tombe. C'est au bord du chemin; quatre pieux, très bas, reliés par des fils de fer, dessinent un rectangle. Une mince planchette a été hâtivement décorée d'un croissant : le soldat qui est tombé là venait du Maroc. Pas de nom, mais un simple bouquet de fleurs. C'est une pauvre chose, mais ce mort anonyme, dont il ne reste que le signe d'une foi qui n'est pas la nôtre, est le symbole d'une fraternité qui unit dans la lutte le don de soi et la victoire, toutes les forces et toutes les volontés. Ces fleurs pieusement renouvelées, c'est la reconnaissance de ceux qui restent à ceux qui partent, de ceux qui sont à l'abri aux défenseurs du sol, c'est le souvenir adressé par-delà le soldat d'Afrique à tous ceux qui sont couchés là-bas bien loin, et que leurs bien-aimés ne peuvent plus atteindre.

Bientôt les traces de la bataille se multiplient : arbres ébranchés, déchiquetés, déracinés — ou au contraire percés de trous si nets, si ronds, si lisses, qu'ils semblent avoir été travaillés au tour, et ont traversé sans lui faire de mal le tronc qui s'élève tout droit et dont les branches sont aussi touffues, aussi vertes que celles de ses voisins. — Voici Wareddes ; le village a peu souffert : les batteries allemandes, placées sur la colline tiraient par-dessus, visant Meaux, invisible dans le repli suivant

du terrain. Pourtant quelques maisons ont reçu des obus. Plusieurs n'ont pas éclaté et sont restés encastrés dans les murs ; les dates sont inscrites à côté d'eux : cinq septembre, six septembre... Des otages ont été pris : 19 personnes, disent les gens, dont un enfant et un vieux prêtre ; et depuis lors, personne n'a eu de nouvelles d'aucun d'eux. — Etrepilly : la bataille a fait rage ; les murs sont criblés de trous, les toits effondrés ; un magasin saccagé, et au cimetière ce sont de grandes tombes ; 15, 20, 50 hommes ensemble, des officiers et des soldats, des blancs et des noirs, et des zouaves, toujours des zouaves, par groupes. Les villages se suivent : partout le même spectacle. A Barcy, la mairie, l'école sont détruites ; l'église, qui a reçu le feu des assaillants et des défenseurs, est à l'état de décombres ; la cloche tombée au milieu des plâtres. Les maisons ont beaucoup souffert. Parfois une façade semble en bon état ; on tourne et l'on trouve des trous béants. Dans certains endroits on a déjà réparé en partie les dégâts ; il y a des toits neufs, des pans de murs d'un plâtre tout blanc : ailleurs les hommes ou les matériaux ont manqué, et les blessures paraissent toutes fraîches ; on voit les traces de longues flammes qui ont léché les façades, fait sauter les vitres, consumé le bois. Les habitants avaient fui pour la plupart ; à Barcy, le boulanger et le marchand de vin étaient seuls restés. Le premier a dû pendant quelques jours pétrir jour et nuit ; on ne lui a payé ni sa farine ni sa peine et il s'est trouvé heureux de n'avoir pas perdu davantage ; un obus a éclaté dans la cuisine du second.

Les champs sont creusés de tranchées ; on y travaille encore. Est-ce un exercice pour de jeunes soldats ? Pense-t-on avoir l'occasion de s'en servir ? Mystère, mais il est facile d'y descendre. Voici une galerie qui a cinq kilomètres de longueur, arrangée avec un soin particulier. Les parois de terre sont retenues par des branches d'osier entrelacées comme l'ouvrage d'un vannier ; la longueur est divisée en compartiments pour empêcher le tir en enfilade ; il y a des marches pour arriver aux « regards », des appuis pour les fusils, des meurtrières pour les mitrailleuses, des chambres de repos, toutes ces choses dont nous avons tant entendu parler, mais qui sont si loin de nous ; et maintenant de se trouver là, d'y porter la main, il semble qu'on se promène dans un rêve — ou dans un cauchemar.

A Etrepilly, à Penchard, deux monuments, couverts de toiles, attendent le jour de l'inauguration. Là-bas, sur une hauteur, la ferme qui a servi de quartier général à von Kluck. Le départ fut si rapide que les papiers, les cartes de l'état-major furent trouvés étalés sur les tables. — Qu'est-ce que cette construction informe qui montre son armature de fer tordue par l'incendie ? Ce fut un hangar à fourrage comme on en rencontre ça et là. Quand l'armée allemande dut se retirer, on mit le feu à cet amas de combustible, jetant dans l'effrayant brasier ce qu'on ne pouvait emporter. Les gens du pays baissent la voix pour décrire la scène d'horreur : « 3000 cadavres, et ceux qui étaient trop blessés pour marcher, on les jetait dedans avec les brancards, malgré leurs cris et leurs efforts ». Le fait est que l'on marche sur des matières qui se sont durcies après le feu et un état de demi-fusion ; on croit toucher des pouzzolanes agglomérées, on distingue les traînées jaunâtres d'une substance qui n'a de nom dans aucune langue : vision d'horreur qui vous poursuit.

Et partout, partout, les tombes, dans les cimetières, dans les champs. Elles se multiplient et s'élargissent. On les a creusées presque toujours à l'endroit même où les corps gisaient. Celles des Allemands sont marquées d'une croix noire ; celles des Français d'une croix blanche et d'un drapeau ; d'ailleurs elles sont pareilles. Une seule réunit les corps de deux ennemis : « ça, ce n'était pas à faire », dit le sentiment public avec énergie. Pauvres petits drapeaux, lavés par la pluie, brûlés par le soleil, ils ne portent plus guère leurs trois couleurs si brillantes ; ce sont de petits chiffons blancs que l'on voit voleter comme des ailes de papillons parmi les grandes vagues des blés mûrs : ils ont la grandeur de ruines et la durée de choses immatérielles. Au coin des champs sont des écriteaux : respectez les tombes, respectez les cultures. Les écriteaux sont inutiles : instinctivement on respecte le grand repos de ceux qui dorment et le travail sacré des moissons futures. Partout un labeur intense ; les jeunes garçons conduisent les machines agricoles ; les femmes, les vieillards lient les gerbes. Et dans les champs déjà moissonnés, on voit mieux les tertres fleuris de bleuets et de coquelicots, ornés de nœuds de ruban, jusqu'au cimetière de Chambry, fleuri comme pour une fête, dont la porte de fer est percée de trous comme une passoire, et dont le mur d'enceinte a été rompu en créneaux pour servir d'abri aux défenseurs.

Voici la ferme de Chaillouet, complètement brûlée, à côté de la maison de maîtres restée intacte, puis l'admirable route de Meaux, bordée d'un mur de verdure où les clématites s'étendent et s'épaisissent ; voici la ville qui a vu de si près l'invasion. Un obus est tombé à 120 mètres de la cathédrale. Sur 14,000 habitants, 900 seulement étaient restés ; les Anglais en se retirant avaient coupé les ponts. Aujourd'hui, Meaux rit au soleil ; les rayons du couchant dorent la cathédrale de Bossuet dont les sculptures, taillées dans une pierre molle, s'effritent malheureusement. Un cortège d'ambulance passe ; c'est la Croix-Rouge anglaise. Leurs quinze automobiles roulent sans bruit ; les voitures semblent parfaites d'aménagement et de confort, mais impossible de voir des hommes plus sales ; la poussière couvre leurs visages jusqu'à en déformer les traits. Quelques-uns se penchent au passage et ont un regard pour la noble architecture du XVIII^e siècle. La Marne suit son cours paisible et lent ; des soldats, portant la croix de guerre, se promènent dans l'allée des Trinitaires, et s'accoudent au bord du fleuve ; l'évêque est là ; il cause avec des enfants ; les passants saluent avec respect, et cet aspect de vie provinciale s'associe étrangement aux émotions de souffrances et d'agonie qui pèsent douloureusement sur le cœur.

J. MEYER.

Septembre 1915.

A propos d'un scandale

Nous sommes heureuse de pouvoir constater ici, ce dont du reste nous ne doutions nullement, que la protestation élevée dans notre dernier numéro au sujet des agissements d'un fabricant de cigarettes a trouvé de l'écho dans bien des consciences, tant féminines que masculines. Nombreuses sont les lettres, les demandes d'informations, ou les protestations indignées, qui nous sont parvenues à cet égard. Nous en remercions ici tous les signataires, n'ayant pu le faire individuellement, en les assurant qu'il nous a été précieux de nous sentir appuyée de leur sympathie agissante, et d'avoir ainsi la preuve tangible que le jour où la cause que nous défendons en aurait besoin, autant d'hommes et de femmes au cœur résolu se lèveraient pour elle. Et le fait que notre article a été reproduit par un journal de Neuchâtel, que le Conseil d'administration de la Fédération abolitionniste s'est ému du scandale signalé par nous, nous a démontré aussi, si besoin en était, que notre journal a une tâche